

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Economie Domestique



Robe de soirée en broché rose pâle et satin vert d'eau, broderie d'argent et d'or.
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

MODES

Une question grave est celle de la toilette d'intérieur. Beaucoup de femmes la négligent à tort. D'autres, au contraire, y apportent une recherche qui finit par n'être pas de bon goût. C'est donc plus que jamais le cas de dire avec le proverbe : « L'exagération en tout est un défaut ! »

Je connais des femmes charmantes, des épouses modèles et des maîtresses de maison fort entendues, qui témoignent pour ce genre de toilette une étonnante indifférence. Comme moi, vous devez en connaître aussi, de ces personnes qui, dans le monde, sont toujours vêtues avec une absolue distinction, et

que vous retrouvez chez elles, le matin, mises sans goût, je dirai même sans soin. Cependant, c'est peut-être pour nos robes d'intérieur que nous devrions être le plus coquettes, qu'on les appelle peignoir, robe de chambre, matinée ou déshabillé.

Cette robe-là n'est-elle pas tout à fait pour notre mari ? Et à qui donc, je vous le demande, devons-

nous chercher à plaire, si ce n'est à lui, d'abord?... Or, je considère que nous devons apporter à *ce détail* un soin extrême; si vous saviez combien le bonheur de quelques-unes y gagnerait! L'homme est un grand enfant, qu'il faut flatter un peu. Et dans ce cas-là, entre nous, convenons-en bien franchement, nous n'avons même pas le mérite du sacrifice.

On peut être fort gentiment mise chez soi sans grands frais; la flanelle, le molleton, le cachemire double, la vigogne, et tant d'autres étoffes de laine souples et soyeuses, sont abordables, comme prix, à toutes les bourses; puis, grâce aux patrons de votre journal, vous pouvez très facilement confectionner vous-même ainsi de charmants peignoirs, de coquettes robes de chambre ou de jolies matinées. Comme garniture, de la dentelle, des cordelières ou du velours en col, en revers ou en parements. Tout cela est simple, mais tout cela est gracieux si c'est combiné par une femme de goût possédée du désir d'être agréable à son seigneur et maître. Enfin, nous sommes là, nous, les courriéristes de mode, tout au service de nos chères abonnées, pour les aider, pour les guider si quelque difficulté surgit dans leurs combinaisons artistiques. Ces robes, du reste, sont plus faciles à réussir que celles de sortie, parce qu'elles ne se font pas ajustées.

Quant à ce qu'on appelle les *déshabillés*, c'est autre chose. Le déshabillé est à la toilette d'intérieur ce que la robe de bal est à la toilette de cérémonie. Cela demande une perfection dans la coupe, une habileté dans l'ornementation que ne peuvent avoir des mains inexpérimentées. Confiez donc toujours la façon de ce genre de costume à votre couturière, et surtout choisissez bien cette dernière, car le déshabillé est, de toutes les robes, celle qui exige, je le répète, le plus de science et... de tact. Oui, le mot est juste, et je le maintiens. C'est un écueil; car il y a des déshabillés comme il faut et d'autres qui ne le sont pas... Ainsi, une femme qui se respecte n'ajamais, même dans la plus grande intimité, de toilettes trop libres, trop claires, mais surtout trop lâches, et découvrant par trop le cou et les bras... C'est là un point sur lequel je n'insiste pas. Le sentiment naturel à toute personne bien née, lui fait suffisamment apprécier ce qui est permis de ce qui ne l'est pas.

Une femme jeune peut assurément porter un costume d'intérieur en nuances douces, mais elle doit éviter tout ce qui est voyant, criard et de mauvais goût. La peluche est encore fort admise, l'hiver, mélangée avec de la dentelle noire ou crème, suivant la couleur de l'étoffe. La bengaline, le crêpe de Chine, voire même la mousseline de soie, sont tout à fait jolis. J'ai vu, en ce dernier tissu, pain-brûlé, garni de Chantilly noir, une robe d'intérieur charmante. C'était un genre blouse, avec longue veste sans manches, en beau brocart foncé, légèrement mélangé de vieil or, et garnie, comme la robe, de coquillés en Chantilly.

Les blouses, les vestes, les corsages de fan-

taisie, avec jupe disparate, sont, du reste, très à la mode et très bien portés.

Ils ont l'avantage de permettre d'utiliser ainsi d'anciennes robes de bal ou de dîner, encore bonnes, mais plus assez fraîches cependant pour aller dans le monde. Avec deux ou trois, on peut alors combiner quelque chose de charmant, ne prenant de chacune que ce qui en est encore tout à fait joli. Le reste s'utilise toujours en doublure, en garniture de tous les colifichets dont on recouvre aujourd'hui les meubles et les murs; enfin, en coupant en lanières, larges d'un centimètre environ, toutes les vieilles étoffes de soie ou de laine inutilisables, et en ajoutant les unes aux autres, par un solide point arrière, les lanières, qu'on pelotonne ensuite tout comme de la laine à tricoter, on peut obtenir des rideaux ou des portières, très originaux, genre oriental, et d'une solidité à toute épreuve. Il suffit pour cela de confier les pelotes à un tisserand, qui commence par *corder* les lanières, et qui tisse ensuite le tout. Cela produit des rayures en travers, très variées suivant que vous avez eu le goût, en cousant les lanières, de réunir entre elles des nuances qui s'harmonisent ou non.

Voilà un ouvrage peu absorbant que je recommande aux bonnes-mamans et à toutes les femmes qui, tout en causant, n'aiment pas à laisser leurs mains inactives.

La dentelle se porte à profusion. Elle va si bien à la peau, qu'on ne saurait trop encourager cette vogue! Les jupons de dessous en sont tout aussi couverts que ceux de dessus; ces jupons s'assortissent, autant que faire se peut, de nuance avec celle des robes. Les blancs, en nanzouk ou en surah, se garnissent de Valenciennes et ne se portent qu'au bal.

Voici une toilette de cérémonie que je trouve charmante. Elle est en brocart Louis XV, c'est-à-dire rose mélangé de bleu. La jupe, garnie dans le bas d'une dentelle ancienne ondulée, reposant sur un bord étroit en plumes de faisan doré, est à longue traine. Le corsage *M^{me} de Staël* est également orné de dentelles et de plumes de faisan doré autour du décolleté. On peut faire cette robe à double corsage, ce qui permettra alors de la mettre à volonté comme toilette de dîner ou de bal.

Les bas de soie sont de rigueur; ils se portent de la même couleur que la robe; mais, à la ville, ce sont toujours les bas noirs qu'adoptent les vraies élégantes.

Les bottines se font en chevreau glacé ou mat, et de préférence boutonnées. Elles se portent toujours montantes et à talons anglais. Le talon Louis XV, outre qu'il est dangereux pour la santé, est définitivement abandonné par la mode, sauf au bal... Et encore!

Les gants clairs sont les seuls acceptés en cérémonie. En soirée, quoiqu'on ait essayé de les supprimer, les gants très longs continuent à jouir de toutes les faveurs. On en porte toujours beaucoup en Suède, ce qui est si souple et si agréable, mais on en voit également beaucoup en

chevreau glacé blanc, de 14 à 16 boutons, laissant apercevoir seulement le haut du bras. Ceux qui disparaissent complètement sous le petit mancheron sont moins goûtés. Je les conseille cependant aux femmes maigres. Et je les engage alors à les prendre un peu larges; sous les plis du gant, qu'un élastique intérieur empêchera de glisser, elles pourront aisément dissimuler la mièvrerie de leurs formes.

La véritable élégance consiste précisément à savoir comprendre tous ces menus détails, et à s'habiller, non seulement suivant la mode du jour, mais surtout suivant ce qui va à sa physionomie, à sa tournure et à son genre de conformation.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

M^{lle} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, est une très bonne couturière qui excelle dans le genre élégant et simple, si aimé des femmes de goût. En ce moment les costumes de visite et la robe de bal sont d'actualité; aussi que de ravissantes façons et de jolies garnitures nous y avons vues. Les étoffes, de superbes soieries aux couleurs fines et idéales, ont des tons charmants sur lesquels se détachent des gerbes brochées et les plus fantaisistes dessins. Les corsages prennent la taille avec une grâce charmante et les petites queues s'allongent en plis habilement cassés. Les jupes plates tombent fort bien.

M^{lle} Thirion est une très bonne interprète des modes actuelles. Leur simplicité apparente cache bien des difficultés d'exécution dont son talent a toujours raison.



5887

Béret-capote de visite.

De Madame Rabit, 26, rue de Châteaudun.

Explication des Gravures noires (pages 25 et 27)

Elégante toilette de soirée en broché rose pâle et satin vert d'eau, broderie d'or et d'argent. — Le devant de la jupe en satin vert d'eau est couvert de broderies d'or et d'argent; les côtés et la longue traîne arrondie sont en broché rose; une ravissante pluie de perles partant de la taille encadre le tablier.

Le corsage décolleté en carré est une guimpe froncée en mousseline de soie rose prise dans un corselet vert d'eau brodé comme la jupe; un galon de pierreries, formant pointe devant et au dos, relie le corselet à la guimpe.

La manche en mousseline rose est à gros bouillons; très

courte, elle est montée à l'épaule sur un froncé de mousseline qui se répète au bas; le décolleté est garni de même d'un froncé rose.

Une pluie de perles fixée à la manche tombe de chaque côté du corsage sous le bras.

Béret-capote en velours. — Rappelant l'accent circonflexe; grelottée au contour. De la calotte, un peu pointue, s'élance un panache de plumes fixé par une cocarde de coques en ruban de satin, de laquelle part, à droite, un ruché de même ruban qui s'arrête derrière.

Explication de la Gravure coloriée 4870

TRAVESTISSEMENTS POUR JEUNE FILLE ET ENFANTS

Costume Directoire, jeune fille de 18 ans. — La jupe avec falbalas est en soie rayée bleu et blanc. Le gilet en faille, croisé à la taille, est dégagé, dans le bas, par la coupe carrée de l'habit dont la basque fuit sur le côté. Dans l'échancrure de l'encolure rejetée en revers avec grand col rabattu, fichu de gaze, comme la manchette qui tombe sur la main. L'habit en faille bleue, col et parement en satin crème. Chapeau tendu de satin garni de ruban rose et d'une touffe de plumes. (Patron de l'habit.)

Médecin de Molière, travestissement en velours noir pour petit garçon de 7 ans et plus. — Culotte prise dans le bas de soie noir qui est serré, au-dessous du genou, par une jarretière en satin. Veste justaucorps prise à la taille dans une haute ceinture en cuir à boucle dorée. Col-rabat en batiste, ainsi que la

manchette rabattue. Collet à col maintenu aux épaules. Souliers vernis à boucle d'argent. Chapeau en feutre noir ou tendu de velours.

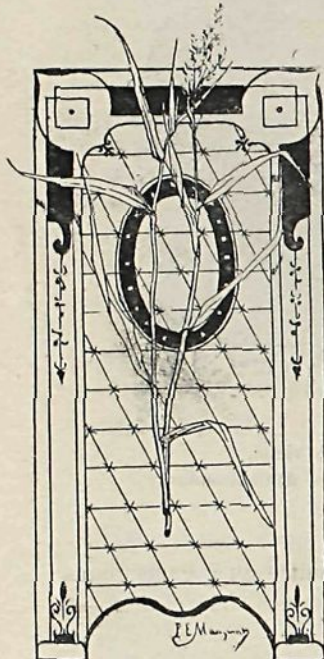
Pierrot, travestissement de l'Enfant prodigue, pour enfant de tout âge. — Se fait en satin crème et nanzouk pour la chemisette et la fraise. Bas de soie blancs remontant et emprisonnant le bas de la culotte. Au-dessous du genou, ruban de satin enroulé, noué de côté. La chemisette l'ouffante dégagée par la veste Louis XV qui est à revers, avec poche de côté et garnie de gros boutons comme le parement de la manche. Souliers de satin crème. Chapeau feutre crème. (Patron de la veste.)

Costume russe, travestissement pour fillette de 12 ans et plus. — La jupe en taffetas bleu avec ourlet de satin jaune, est voilée par une écharpe qui, devant, forme un tablier légèrement drapé à

la taille. Au bas, un effilé surmonté de broderie. Corsage brodé ouvert sur un plastron chamarré de broderie dans le haut; le bas, en étoffe unie pareille à celle du corsage, est légèrement froncé. La manche large et brodée. Ceinture en soie molle grenat, frangée, enroulée à la taille; se noue simplement devant. Coiffure brodée de perles de couleur.

Costume d'élégant russe pour petit garçon de 3 ans et plus. — Large culotte de velours noir et blanc ou satin cerise. Jupe plissée et corsage croisé garni d'un dépassant de plumes. La manche plissée, en velours noir, se cintre au dos. (Patron de la touloupe.) Toque en fourrure avec une couronne de plumes de paon.

CHRONIQUE



N fait honneur aux Chinois de l'invention des cartes de visite; et il se pourrait fort bien que ce ne fût pas à tort, car les Chinois constituent, si l'on en croit leur réputation, un peuple essentiellement poli, ayant le respect des hiérarchies et de toutes les formes de cérémonial.

En France, il fut un temps, pas très éloigné, où, durant tout janvier, l'échange des cartes s'accomplissait aussi soigneusement qu'au pays des chrysanthèmes, et cela avec l'approbation générale. Ceux qui s'en fussent dispensés eussent été con-

siderés comme des personnages ne sachant aucunement vivre. Mais le... progrès a fait son œuvre sur ce chapitre comme sur bien d'autres, d'autant plus aisément qu'il existe toujours de par le monde bon nombre de personnes redoutant l'ombre même d'un assujettissement; et c'en était un pour elles de songer à envoyer ou à renvoyer le petit carré de carton destiné à devenir l'expression vague de vœux plus ou moins formulés dans l'esprit même de ceux qui les adressent.

Aussi désormais les seules cartes circulant avec une certaine abondance dans ce début de l'année, sont celles qui portent une invitation à dîner; car janvier est le mois des diners comme juin celui des roses. Et les maîtresses de maison de s'ingénier, en ce moment, pour offrir à leurs hôtes des menus dignes des goûts raffinés de nos contemporains, et cela dans un cadre souriant à souhait. De là toujours la même profusion de fleurs sur les tables: roses, violettes, lilas, œillets, jaillissant parfois d'une façon charmante de menues jardinières de cristal qui, allongées à la suite les unes des autres, enguirlandent la nappe et s'irisent bien joliment aux feux de la lumière.

Dans quelques maisons aristocratiques, — par goût, sinon par droit de naissance, — la clarté du gaz est rigoureusement proscrite pour les di-

ners de cérémonie. De majestueuses lampes éclairent la pièce, et, auprès des surtouts, ont seuls droit d'apparaître de nombreux candélabres dont les branches pressées soutiennent les bougies de cire transparente. Et cette clarté fine et douce illumine discrètement les visages féminins plus rosés sous l'imperceptible caresse de la poudre; les nuques très jeunes — ou non — dégagées par le nœud grec qui continue à relever les cheveux; les épaules enserrées dans la dentelle, la mouseline soyeuse, ou le mince cordon de fourrure dont la mode, cet hiver, se plaît à ourler le satin des corsages, de façon à faire ressortir les belles carnations dans tout leur éclat.

C'est un usage anglais que celui de s'habiller ainsi pour les repas du soir. En France, nous sommes assez portés à n'avoir aucune confiance dans le goût anglais en matière de toilette; c'est que nous en jugeons d'après les spécimens apportés à Paris par les jeunes et vieilles misses qui circulent dans nos musées, sur nos boulevards et promenades. Mais les jeunes Anglaises de l'aristocratie savent, au contraire, paraît-il, être fort bien inspirées sur ce chapitre. Il y a quelque temps, un journal de modes anglais très recherché, proposa, en guise de concours, un projet de costume féminin spécifié; le prix du concours devait être une robe faite d'après le modèle couronné par la première couturière du West End. Or, la triomphatrice a été lady Victoria Blackwood, fille du marquis de Dufferin, le nouvel ambassadeur d'Angleterre à Paris, pour son projet de robe de *five o'clock*... Maintenant il serait curieux de savoir ce que penseraient nos jeunes filles parisiennes de cette création de leur sœur de Londres...

Est-ce une invention bien française que celle des bals, dits de Cendrillon, annoncés pour cet hiver, et ainsi nommés parce qu'ils doivent se terminer sur le coup de minuit? En revanche, ils commenceront de fort bonne heure. Mais au moment où sonneront les douze coups, l'orchestre disparaîtra, cédant la place aux petites tables du souper qui porteront, à la place de chaque convive féminine, un mignon soulier rempli de fleurs... Est-ce à dire maintenant que le souper fini, un orchestre complaisant ne se retrouvera pas pour la plus grande satisfaction des petits pieds reposés, et tout prêts à glisser de nouveau

sur le parquet luisant?... Celui qui oserait affirmer pareille chose serait bien hardi.

Avec la période des soirées dansantes, reprend aussi celle des représentations de salon; et plus d'une fois encore le nom de Verconsin sera répété, durant cette saison d'hiver, sur les théâtres mondains. Là, il fut toujours acclamé; mais Verconsin, si peu ambitieux qu'il fût, en somme eût pourtant souhaité recevoir plus souvent des applaudissements venus d'un vrai public, et mérités par de vrais artistes, — mettons par des artistes de profession, pour ne froisser aucune susceptibilité. — Il est mort sans avoir vu son rêve pleinement réalisé, car il ne fit que de courtes et fugitives apparitions au Théâtre-Français. Il en souffrit plus peut-être même qu'il ne le laissa voir; mais ses déceptions, si elles furent réelles et profondes, ne le rendirent point misanthrope, et il conserva toujours, dans l'esprit et dans la conversation, cette aménité de bonne compagnie qu'il prêtait volontiers à ses personnages finement esquissés.

Est-ce donc parce que M. de Maupassant, pour créer les siens, étudiait trop la vie réelle sous ses aspects les plus douloureux et les plus décevants, qu'il a été si cruellement atteint?... Parmi nos grands écrivains contemporains, il en est dont le talent a quelque chose de nerveux, de tourmenté, d'inquiet, — et d'inquiétant; — mais celui de M. de Maupassant semblait robuste et sain dans ses brutalités même; son pessimisme n'était ni maladif ni subtil, mais d'une hardiesse vigoureuse et franche. Et il est infiniment triste de voir sombrer ainsi une intelligence qui a tant pensé, compris, réfléchi, analysé... Trop analysé, diront beaucoup.

Au théâtre même où, l'an dernier, était joué avec un brillant succès son drame *Musotte*, si poignant et si vivant, voici représentée ces jours-ci une pièce faite de tableaux successifs reliés au petit bonheur, comme disent les bonnes gens. Chaque soir, en ce moment, la scène appartient au *Monde qui flirte*; mais « le monde qui vient au spectacle » ne paraît point autrement enthousiasmé par l'œuvre nouvelle, en dépit de la brillante exhibition de toilettes féminines qui en fait le principal, on pourrait presque dire le seul attrait... C'est que la majorité du public n'entre point au théâtre avec les dispositions qui aiment les personnes pénétrant chez un couturier-artiste.

Pour rencontrer une pièce présentant un véritable intérêt, il fallait chercher ailleurs et s'arrêter au Vaudeville, où les *Jobards* ont été fort bien accueillis, avec leur charme un peu triste. Ce qui donne quelque chose de si émouvant à ce drame intime et simple, c'est que les personnages y sont bien humains. Certes on ne trouverait pas en nombre considérable, il faut bien l'avouer, des êtres capables de renoncer non seulement à une fortune jadis mal acquise, cela encore arrive, mais de plus à la certitude même du pain de chaque jour. Dans un élan de probité loyal et sincère, le héros de l'œuvre et sa mère ont accompli le sacrifice exigé par leur droiture; mais ils n'en

sentent pas moins lourdement le poids; et la fièvre d'enthousiasme généreux une fois tombée, ils souffrent comme des êtres humains, non comme des personnages de fiction.

Combien vraie aussi (hélas!) est la jeune fille *fin de siècle* qui, apprenant le désintéressement de son fiancé, l'admire de tout son cœur, mais renonce en même temps à l'épouser, avouant en toute franchise qu'elle ne pourrait se trouver heureuse sans être riche. Et combien est conforme à la réalité le dénouement, qui ne rend nullement au héros sa fortune abandonnée et ne fait de lui qu'un humble travailleur de plus...

Ce n'est point au public des *Jobards* qu'est destiné à plaire le nouveau drame du Château-d'Eau, *Les Marins du Jean-Bart*, qui, à la suite de *Michel Stragoff*, vient, à son tour, proclamer à la face de Paris tout entier, les excellents sentiments dont les Français sont animés envers leurs frères slaves.

Qui donc se permettrait d'en douter aujourd'hui?...

Donc, dans *Les Marins du Jean-Bart*, l'Hymne russe et la *Marseillaise* fraternisent avec tout l'entrain désirable, sans trop détourner l'attention du spectateur des personnages inévitables et multiples qui se meuvent dans cette pièce patriotique, ainsi que dans le plus accompli des mélodrames: traître, sauveteur, amoureux infortunés, etc., etc., tous en route pour Cronstadt, où la plus enthousiaste réception les attend!

Il faut d'ailleurs reconnaître qu'à Paris, nous sommes fort accueillants pour tout ce qui est russe. Après les œuvres du sculpteur Antocolsky, voici celles du peintre Gritzenko qui éveillent l'intérêt du public. Elles consistent, pour l'instant, en trois cents aquarelles que M. Gritzenko a faites au cours de son voyage à travers le monde, à la suite du tsarewitch, et qui sont destinées à illustrer le récit des pérégrinations impériales, rédigé sous le patronage du prince lui-même. M. Gritzenko, ayant l'habitude de naviguer, roulis et tangage lui étaient indifférents et ne l'empêchaient point de peindre à bord et de saisir sur nature les différents aspects des paysages exotiques qui passaient sous son regard. De là, une extrême variété et une grande sincérité d'impression dans la plupart de ces aquarelles qui sont de nature à faire songer les amoureux de voyages lointains. Il y a telles charmantes études sur la campagne grecque inondée de lumière; sur l'Egypte et le Nil; sur l'Inde et sa flore splendide, ses aspects étranges qui saisissent nos yeux d'Européens comme des visions de rêve; puis voici apparaître Java, avec son terrible volcan, le Poupandaya; l'Indo-Chine, la Chine elle-même; le Japon, si souvent décrit et représenté depuis quelque temps, avec ses forêts de bambous, ses paysages gracieux comme des paysages d'écran; et la Sibérie enfin, baignée par cette clarté particulière des pays septentrionaux...

Si bien que le visiteur doué de quelque imagination est peu à peu envahi par l'impression

Deux robes d'enfant d'un an et au-dessus :

Robe en cachemire bleu pâle pour enfant de 10 mois et plus. — Couliissée à la taille avec un entre-deux trou-trou dans lequel passe un ruban de satin; ceci répété trois fois comme au bas de la robe.

Colletette plissée en mouseline retenue par deux rangs de ruban qui passent dessus et dessous en les alternant.

Manche avec un bouillon froncé à un poignet.

Robe en fine flanelle crème fleurie pour enfant d'un an à 18 mois. — La jupe couliissée à la taille, au bas deux cercles de velours, un cercle sous le froncé de la taille auquel se monte une guimpe-corsage plissée, traversée de l'épaule au bas par des



Robe d'enfant de 10 mois et au-dessus, en cachemire bleu pâle.

velours noirs partant d'une cocarde, et de l'épaule deux pans de ruban de velours descendant de chaque côté de la robe et se fixent au bas, pincés par une cocarde.

Robe de diner en satin broché vert très très pâle et satin uni, garniture de dentelle et d'effilé or et soie. — Jupe doublée, avec le tablier en satin uni orné, dans le bas, d'une ruche de satin et au-dessus d'une dentelle appliquée en V qui fait tête à un bel effilé en soie et or. Cet effilé se retrouve au bas du pan-habit et de la traverse qui fait ceinture.

Les lés de derrière en satin broché s'avancent en petite queue.

L'habit en broché a sa basque fendue et échancrée de côté en laissant, sur le côté du devant, un pan carré qui tombe sur la couture de réunion du tablier et des lés de derrière. Cet habit s'ouvre sur une chemisette plissée en satin, traversée de deux V en dentelle; la pointe en haut.

Col droit et revers en broché.

Haut de la manche en broché; le bas en satin uni, sort d'un genre de long jockey au-dessus de la saignée.

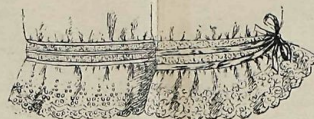
Bas de soie blancs.
Souliers en satin noir.
Gants de Suède mastic.

Deux bas de pantalon :
Le premier, formé d'une dentelle surmontée de deux petits bouillonnés séparés par de petits plis.

Le second, arrondi extérieurement; une dentelle surmontée de deux entre-deux séparés par deux jarretières en étroit ruban noué de côté.

GRUPE DE FICHUS
ET CORSAGES
POUR DINER ET SOIRÉE

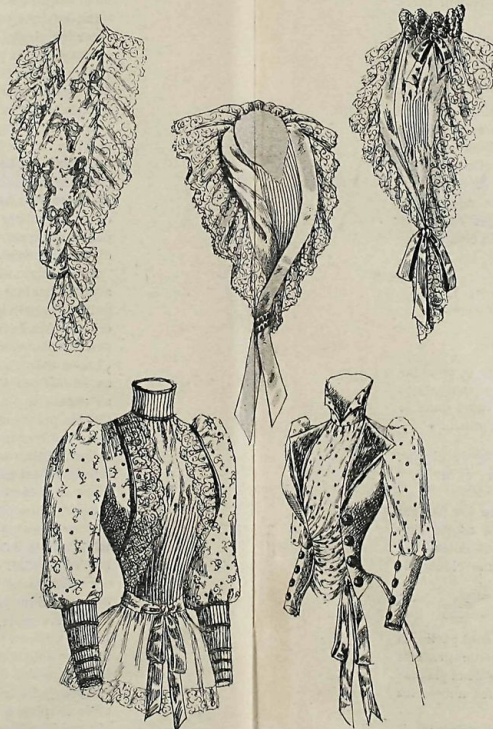
Fichu en gaze brodée rose églantine. — Il est entouré d'une dentelle qui foisonne



Deux bas de pantalon :
Dentelle et bouillonnés. — Dentelle et ruban.

tout autour de fronces serrées et qui, derrière, forme col.

Fichu en crêpe de Chine paille. — Un plastron finement plissé, corné à droite d'une draperie de ce même crêpe de Chine et à gauche d'un ruban qui s'arrête à la taille par un bijou, se termine en deux pans. Au contour, dentelle très fournie à l'encolure du dos.



Groupe de Fichus et Corsages pour toilettes de diner et de soirée.
De Mademoiselle Thirion, 7, boulevard Saint-Michel

Fichu montant pour costume habillé. — De nuance bleu azuline, il est plissé au milieu avec un gros pli de côté; il s'entoure d'une dentelle légère qui se pince à la taille, avec le fichu, et s'y fixe par un flot de ruban mousse.

Autour du col, ruche coquillée et flot de ruban piqué à gauche.

Corsage en gaze crème, figaro en faille crème brochée de fleurettes roses. — Le corsage-chemisette en gaze crème plissée de la poitrine à la taille; les plis, en s'écartant, fournissent la largeur nécessaire à la basque-volant, laquelle est rehaussée d'une dentelle; un ruban rose, noué devant, fait ceinture. Le figaro en faille forme, derrière, une basque-habit sous laquelle se perd le volant-basque.

Dentelle au contour et ruban de velours noir faisant tête.

Le corsage-chemisette s'agrafe sous le bras et la doublure au milieu.

Manche large en faille, avec haut poignet en gaze plissée coupée de cercles de ruban de velours.

Col droit plissé, cerné de velours.

Corsage-habit. — Il se fait en faille mauve avec les revers en velours violet, et s'ouvre largement sur un gilet drapé en tissu de soie façonné, à peine teinté mais, piqué à gauche d'un flot de ruban. La fermeture se fait à gauche pour le gilet, au milieu pour la doublure.

Manche assortie au gilet, avec poignet de velours.

De chaque côté des devants, quatre beaux boutons en métal ciselé; mêmes boutons, plus petits, au poignet.

Col droit à pointe roulée.

Costume en drap brindille bleu marine à dessins brique. — La jupe, garnie au bas de deux rangées de petits galons de laine assortis aux dessins de l'étoffe, est légè-



Robe pour enfant d'un an à 18 mois en flanelle crème fleurie.

rement drapée devant et sur un des côtés.

Le corsage forme veste de l'autre côté; la basque contourne le dos et s'arrête sous le bras à l'endroit où la jupe se drape.

Les galons se répètent au col, au milieu du corsage, où ils cachent la fermeture, et sur le bord de la veste.

La manche, froncée à l'épaule, est collante au bas; des galons brique cernent le poignet.

Chapeau en feutre marine à bords plats, orné de nœuds de velours marine et d'aigrettes brique.



Costume en drap brindille bleu marine, dessin brique.
De Madame Grado, 67, rue de Provence.



Robe de diner en satin broché vert très très pâle et satin uni.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

charmante que lui aussi accomplit un merveilleux voyage et que l'Orient n'est point aussi loin qu'on pourrait le croire en plein Paris... Mais comme la réalité le reprend vite... Il quitte la salle où s'abritaient les toiles évocatrices; et c'est un ciel pâle d'hiver qu'il aperçoit, de hautes maisons grises, de lourds omnibus, des hommes

affairés, des femmes frileuses qui glissent rapidement, les mains enfouies dans le manchon, le visage voilé par le tulle moucheté, passant avec leur allure vive de Parisiennes... Ah! certes oui, l'Orient lumineux et chaud est bien loin!

CONSTANCE.

HÉLAS!

Le midship aux longues aiguillettes d'or, dans la hune de l'*Iphigénie*, qui roule et qui tangue, pense à Yvonne.



Une grande grille peinte or et noir vient de s'ouvrir en tournant sur ses gonds brillants; le vieux facteur monte lentement, péniblement, la longue et majestueuse avenue qui conduit au château; il s'en va traînant les pieds dans le gravier de l'allée, courbé sur son bâton, marchant tout de même, vaille que vaille, par tous les temps, sous le soleil brûlant, sous la neige glaciale, faisant consciencieusement son métier dur et pénible de facteur rural. Dix lieues par jour! pensez donc! Mais la femme est morte, il y a des enfants au logis, et ce soir, le vieux oubliera ses fatigues en berçant ces petits, dont il est l'unique appui depuis qu'une épidémie lui a enlevé la grand'mère, la maman et le père...

Elle est bien longue, l'avenue du château; mais, ma foi, c'est un plaisir pour lui, c'est un plaisir de regarder ces beaux grands arbres, et ces fleurs qui ne ressemblent pas, dame non, aux fleurs des champs. Ça le change de ses éternels sentiers creux avec leurs églantines et leurs ajoncs jaunes.

Et puis, des gens si bien qui sont là! On ne se souvient pas depuis combien de temps ils habitent le vieux château; on a toujours vu cette famille-là dans le pays, faisant du bien au pauvre monde que c'est merveille! Aussi, quand l'hiver vient et que la famille part pour Paris, il est triste, le vieux facteur, de passer devant la grille dorée sans entrer, sans remonter la longue avenue, et sans boire un coup dans la cuisine où flambe un feu clair, en attendant les lettres pas finies...

— Pas de lettres pour moi, mon bon Jean?

— Si fait, mademoiselle, une grande, même...

— Merci, merci bien...

— Dieu la bénisse, mademoiselle Yvonne! Je parie qu'elle m'a entendu marcher et qu'elle est venue pour voir... Regardez donc comme elle est

jolie, là-bas, courant avec sa lettre... Ça a l'air de lui faire plaisir... tant mieux! Elle est si gentille, M^{lle} Yvonne!

— C'est de lui! c'est de lui! se disait Yvonne en s'enfuyant avec sa lettre. Je reconnais son écriture... Voyons ce qu'il me dit..

Et Yvonne s'arrêta, brisa l'enveloppe couverte de cachets et de timbres étrangers, et se mit à lire.

Oh! qu'elle était belle ainsi, avec ses cheveux d'or, ses cheveux ébouriffés par la course dans le jardin, ses grands yeux noirs dévorant la lettre, ses narines blanches et fines qui palpaient! Elle était tellement émue que, d'abord, elle ne put se retrouver dans ce flot de papier qui sortit de l'enveloppe; il y avait des dessins, des aquarelles, des photographies, de grandes pages couvertes d'une écriture serrée. Enfin, voici le commencement :

En rade.

La Martinique.

« Ma petite cousine bien-aimée,

« Je t'aime toujours davantage, je pense toujours à toi, dans la hune de l'*Iphigénie* qui roule et qui tangue, dans mon hamac qui se balance dans le poste étroit. Oh! que nous sommes loin!... »

— Ah! déjà! Voilà le premier coup de cloche, et je suis encore en robe de jardin; et M^{me} X^{***} qui vient dîner avec son fils!...

Yvonne, enfouissant à la hâte tous les papiers dans la grande enveloppe, se met à courir vers le château où, près de la cuisine, on entend résonner une cloche grave comme une cloche de beffroi.

Le dîner est fini, tous les invités sont partis, la dernière voiture vient de faire craquer les graviers de l'avenue; on la voit encore avec ses deux plaques de lumière éclairant les uns après les autres les arbres centenaires.

Dans le salon, toutes les bougies éclairent le vide de cette immense pièce; par terre, des fleurs effeuillées, restes d'un cotillon improvisé avec des

roses. Quelques chaises bousculées montrent qu'il y avait tout à l'heure du monde; et elle semble être silencieuse plus que jamais, l'antichambre, après les derniers adieux mêlés d'éclats de rire. Le château a l'air désolé d'une fin de fête...

Yvonne monte, rêveuse, le monumental escalier de pierre; elle songe au midship aux longues aiguillettes d'or dont elle n'a pas fini la lettre...

..

...Elle avait eu bien du mauvais temps, la pauvre *Iphi*, de la grosse mer, qui balayait le pont; elle avait dansé avec des déhanchements terribles sur des vagues énormes. Et le quartier-maître qui avait été enlevé par le vent! Il était tombé dans l'eau; on fuyait devant le temps... on l'avait vu sur la crête d'une lame faire un signe comme pour dire adieu, et disparaître...

Et ces nuits noires, où l'on ne voyait rien, où les membrures de l'*Iphi* criaient, où l'on entendait les coups de mer qui brisaient les embarcations...

Et toujours ce roulis, ce tangage faisant trembler les mâts! Et l'*Iphi* se démenant comme une folle au milieu des hurlements du vent et du grésillement des lames...

... Quel calme à présent! Pas un souffle, une chaleur tropicale, un pays merveilleux, une lumière éblouissante, des arbres inconnus, des fleurs inouïes, tout un monde inconnu!

Yvonne, sans songer à se déshabiller, lisait avidement la lettre: elle lisait les récits de tempête, et elle avait peur.

« ... Nous sommes bien loin l'un de l'autre, hélas! L'Atlantique nous sépare; mais, ma petite Yvonne, je t'aime toujours !... »

..

Yvonne s'était endormie en pleurant doucement, ses cheveux d'or ramenés sur sa figure blanche, ses yeux noirs à peine entr'ouverts par une petite larme, sa bouche avec un pli d'inquiétude. Elle avait pensé à l'immense distance qui la séparait de son fiancé pendant des jours et des jours entiers; il fallait marcher très vite, sur de l'eau bleue interminable, et l'on arrivait enfin à cet éblouissant pays du soleil où il était maintenant.

Elle le voyait dans son uniforme de midship, dans son poste étroit; elle le voyait dans la hune, donnant des ordres aux gabiers pour la manœuvre; elle le voyait sur la passerelle, à côté du commandant, toujours avec ses grandes aiguillettes d'or qui l'éblouissaient, flottant au vent, tandis que l'*Iphi* se balançait sur les vagues.

Yvonne connaissait Nice, la Méditerranée, l'escadre; elle se figurait son bateau; elle se représentait l'*Iphi* dans ce beau pays, de l'autre côté de la terre, où l'on mange des ananas avec des feuilles...

Elle s'était endormie en songeant à toutes ces choses... Elle rêvait...

C'était la grand'hune de l'*Iphi* (comme la montrait un des dessins); il faisait une nuit noire, la pluie était horizontale par la violence du vent; la grand'hune dansait, s'agitait, décrivait des cercles dans l'air humide et glacé; les cordages fouettaient, les voiles battaient en claquant le mât, et les grosses poulies se démenaient avec une violence brutale... Dessous, l'*Iphi* roulant et tangent, avec des lames furieuses...

...Il était là, debout dans les haubans, montrant à un gabier une manœuvre cassée; alors, une grande lame était venue, avait enlevé l'*Iphi* très haut, et puis l'avait laissé tomber... Il avait lâché prise, et le vent le faisait dévier dans sa chute, comme une plume! Il était tombé dans la lame... et, soudain, il était tout seul au milieu de la nuit, dans la mer, l'*Iphi* fuyant déjà très loin... il essayait de se débattre contre les vagues qui se le lançaient comme une balle... Alors, bien vite épuisé, il avait coulé après un dernier effort...

Et maintenant, dans le fond, l'eau était plus calme à mesure qu'il descendait sans bruit parmi de grandes algues noires... Il descendait, l'eau devenant de plus en plus foncée, avec des poissons d'argent qui jetaient des éclairs autour de lui...

...Plus de poissons, plus d'algues, plus rien que de l'eau immobile, silencieuse, glacée... Les bras en avant, il descendait toujours... un roc pointu s'accrocha à son dolman; il ne descendit plus... Il resta suspendu, dans une eau très calme et très froide, sous la pression terrible d'une montagne d'eau.

..

L'hiver est venu; la famille d'Yvonne part pour l'antique et luxueux hôtel de Paris; les bals se succèdent; les réjouissances, les spectacles, tout est mis en œuvre pour distraire Yvonne. Celle-ci sourit à tout et ne rit à rien: voilà deux mois qu'elle n'a reçu de lettre de là-bas!...

Oh! si son rêve allait être vrai!..

..

Un beau jeune homme savoure, à demi renversé dans un fauteuil de bambou, une tasse de moka, tandis que des amis fument à côté de lui dans la serre de l'hôtel, chez les parents d'Yvonne. L'un d'eux lui demande:

— Rien de nouveau dans le journal d'aujourd'hui?

— Pas grand'chose: un accident sur l'*Iphigénie*...

— Un homme tué, sans doute?...

— Non, un aspirant est mort.

— Tiens, serait-ce ce joli garçon que nous avons vu ici au bal, l'an dernier?

— Je crois bien que oui.

— Il est mort de la fièvre jaune probablement, à la Martinique?

— Précisément; mais les marins sont comme

les jockeys : c'est étonnant qu'il ne leur arrive pas plus de malheurs...

— A propos, comment va James ?

— Très bien, il montera la Bêcharde à la Croix-de-Berny.

Yvonne avait écouté en passant et en entendant parler de l'*Iphi*... Elle s'avança vers sa mère...

— Maman, dit-elle...

Et elle tomba évanouie...

..

Il est mort, lui, le chéri, l'adoré ! Et cela a été encore beaucoup plus terrible que dans le rêve : il est mort tout seul, dans une chambre d'hôpital, bien loin, sans parents, sans sa petite Yvonne bien-aimée !...

Il est mort dans un pays étrange, avec beaucoup de chaleur, beaucoup de soleil. Son cercueil est fait d'un bois exotique ; on l'a recouvert de son dolman avec un galon d'or, de son sabre et de ses longues aiguillettes... Il dort sous un arbre aux formes bizarres et contournées, et les bêtes errent la nuit autour de sa tombe en grattant la terre... Jamais il ne reviendra ! On ne le verra plus au bal, ni dans la grande avenue...

Personne ne connaît ce pays lointain, pas même les hirondelles ! Yvonne a acheté deux petits oiseaux rouges qu'on lui a dit venir de là-bas ; mais les petits oiseaux sont morts par la neige, sans avoir chanté une seule fois, tout doucement...

...Et là-bas, il est couché dans une terre étrange, sous un soleil trop chaud...

..

Yvonne se fane comme une plante sans eau ; le

front de son père s'est creusé de rides, et sa mère, jeune encore, a des cheveux d'argent. .

Yvonne va mourir...

Le docteur a conseillé de faire un voyage.

— Maman, je voudrais voir la Bretagne, le cap le plus avant dans la mer...

..

Là, finit la terre et commence l'Atlantique.

Yvonne contemple la mer, assise sur une roche, le vent de l'ouest fouettant son visage très pâle, le même vent qui avait doré ses joues, à lui, qui avait hâlé son visage !...

Yvonne dépérit peu à peu ; jusqu'au dernier jour, jusqu'au moment où ses forces la trahissent, elle se fait porter au bord de la grève, et elle contemple la mer.

..

En quelques jours, elle est morte ; ses beaux cils se sont abaissés avec ses paupières...

De sa tombe, on voit la mer ; la grande croix qui la surmonte tend ses deux bras dans la brise de l'Océan...

Ils dorment tous deux aux limites opposées de la même mer...

Le père d'Yvonne est courbé vers la terre ; les cheveux de sa mère chérie sont tout à fait blancs...

Et le vieux facteur pleure !...

P. B. T.

FIN

CYCLAMEN

*Petite fleurette ignorée
Qui fuyais tout regard humain,
De ta retraite préférée
Tu passas un jour dans ma main.*

*Comme tu te cachais, sauvage,
Te plaisant à me voir souffrir !
Mais, sous ton abri de feuillage,
Ton parfum te fit découvrir.*

*Oh ! quelle odeur suave et douce !
Avec quel intime bonheur
Je cueillis dans son lit de mousse
Ta frêle et ravissante fleur.*

*Adieu... Jouis... Que ton calice
Se redresse à l'éclat du jour.
Je t'aimais... Et le sacrifice
A suivi de bien près l'amour.*

*Mais n'ai-je pas été trop vite
(On est égoïste parfois...)
En t'enlevant, pauvre petite,
L'air pur de sa lèvre et des bois,*

*Le papillon, la mouche folle,
Qui s'enivraient de ta beauté ?
Ta feuille tombe... et ta corolle
N'a plus son rose velouté.*

*Pour un caprice, ma mignonne,
Je ne veux pas te voir mourir ;
Séparons-nous : Au vent d'automne
Tu pourras encor refleurir.*

M. AIGUEPERSE.

NOTRE VIEILLE BONNE



C'ÉTAIT une simple femme de la campagne, rustique et naïve ; elle portait une coiffe bretonne toujours aussi blanche que la neige et aussi raide que du carton ; ses minces bandeaux, d'un gris argenté, s'arrondissaient sur un front encore sans rides ; sa figure élargie par un bienveillant sourire, éclairée par deux yeux bleus et bons, nous paraissait, à nous bambins, l'incarnation de la beauté : nous l'aimions tant !

Pas encore, cependant, autant qu'elle nous aimait, car l'enfant est égoïste et ne rend que bien imparfaitement les soins et les tendresses dont il est l'objet. Dans notre imagination enfantine, notre vieille bonne était une source inépuisable de contes attrayants, de gâteries et d'indulgence, et, à cause de tout cela, nous l'aimions autant que des enfants peuvent aimer.

Mes jeunes frères et moi, nous ne nous trouvions jamais mieux que blottis frileusement, l'hiver, près du grand fourneau de la complaisante Justine, écoutant, tout en regardant rôtir les marrons de notre goûter, les merveilleuses légendes de son pays ; nous nous plaisions surtout à entendre l'histoire de ces malins Korigans qui le jour restent cachés sous les roches et les touffes de bruyère, et la nuit, à la clarté fantastique d'une pâle lune, s'enlacent dans des rondes infernales où ils entraînent les passants attardés...

Haletants, osant à peine nous regarder dans le sombre crépuscule des soirées de décembre, alors que la neige habillait d'un manteau velouté tout le paysage d'alentour, alors que les toits pointus des mansardes s'emmitouflaient dans des capuchons blancs, et que les petites lucarnes rondes nous apparaissaient comme des figures grimaçantes barbouillées de crème... nous repassions dans notre mémoire, avec de petits frissons délicieux, les fantasmagories dont Justine venait de nous remplir l'imagination.

Pendant ce temps, la paisible Bretonne remontait tranquillement la lampe de cuisine à son usage, dont les petits crachements pleins de colère nous étaient bien familiers. Peu à peu la mèche s'allumait, répandant une maigre lumière dans la grande cuisine. Près de cette petite lampe fumeuse, au verre bruni, Justine, le nez surmonté d'une superbe paire de lunettes, se penchait laborieusement sur ses ravaudages : bas et chaussettes que nos pieds turbulents mettaient vite hors d'usage. Près d'elle, la marmite chantait ses plus jolies chansons et répandait une appétissante odeur, le feu projetait une douce chaleur,

et le gros angora, charmé par cette agréable atmosphère, blotti à ses pieds, ronronnait avec un bruit de rouet.

Et les contes, les légendes, les vieux refrains, les cantiques mystérieux et naïfs allaient leur train, prenant sur les lèvres de la bonne vieille femme je ne sais quel parfum sauvage et natal de bruyères, d'ajoncs et de genêts. Parfois, un des plus petits d'entre nous, penchant sa tête sur l'épaule de Justine, s'abandonnait au sommeil, trouvant dans la tiédeur caressante de ses bras un avant-goût du berceau.

Plus grands, nous aimions encore à nous presser autour de ses genoux devenus tremblants, redevenant petits pour lui plaire, feignant de prendre plaisir comme autrefois à ses histoires toujours les mêmes, hélas ! et qui nous rappelaient notre enfance.

Plus tard, suivant la loi commune, tous nous avons quitté le toit paternel pour suivre la voie où nous appelait notre destinée. Pour moi, quand j'y revins, ce fut vainement que je m'informai de Justine, ce fut vainement aussi que je pénétrai dans la cuisine hospitalière qui avait été son royaume ; une jeune bonne coiffée à la dernière mode, raide comme une poupée, une fleur au corsage, l'air impertinent et vaniteux, lisait je ne sais quel feuilleton, à la place même où la vigilante Justine raccommmodait, à ses moments perdus, nos bas d'enfants... il me sembla que tout portait son deuil ; la marmite ne chantait plus doucement sa gaie chanson d'autrefois, c'était un grognement affairé de marmite en retard, qui se dépêchait de rattraper le temps perdu et de faire de la mauvaise besogne ; le feu exhalait une odeur âcre de fumée qui offusquait le gosier ; le gros chat ne ronronnait plus, sans doute, il n'était plus de ce monde. Enfin, il n'est pas jusqu'aux choses insensibles qui ne semblassent hocher tristement la tête.

Pour retrouver Justine, il me fallut aller jusqu'au cimetière. Devant l'humble tombe de cette modeste et fidèle servante, je tombai dans une rêverie sans fin.. Debout, les yeux fixés vers la terre, je revis tout mon passé d'enfant, mes parents, mes frères ; et, au milieu de ces souvenirs ineffaçables, la coiffe blanche de Justine transfigurée me guidait à travers les années écoulées... si loin, hélas ! mais toujours regrettées.

La voix du vent, qui gémissait à travers les cyprès, me rendit à la réalité, et, m'inclinant vers la terre qui recouvrait cette sépulture chère à plus d'un titre, je me signai longuement.

HENRIETTE BEZANÇON.



Matinée en surah hortensia et surah bouton d'or.
De Madame Gradoz.

Matinée en lainage hortensia et surah bouton d'or. — La jupe qui est à queue plate devant est garnie d'un volant froncé brodé en soie. Ce même volant se retrouve en basque au bord du corsage qui est ouvert sur une guimpe froncée en surah bouton d'or qui se développe en bouffant à la poitrine, bouffant soulevé par les attaches qui sont nouées sous la taille. Un plissé en surah entoure la chemisette; un autre est posé en manchette sur la manche.

A ce numéro sont jointes
la Gravure coloriée 4870

Et une Feuille de Patrons et de Broderies.

PATRONS : Habit Directoire, 1^{re} figurine. — Veste Pierrot, 3^e figurine. — Touloupe russe, 5^e figurine de la Gravure coloriée de travestissements 4870.

BRODERIES : Corbeille de layette, broderie de fantaisie sur drap blanc. — Robe greenway, enfant de 18 mois et plus.

Explication du côté des broderies :

La broderie de la corbeille se compose : d'une soutache qui forme le contour du dessin, de points noués et du point d'épine; point de feston suivant la soutache intérieurement.

Broderie de la robe : Feuillage au point d'épine. — Marguerite au grand point de chaînette bouclé. — Cœur au point noué.

ECONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU D'ANANAS

Demi-quart de riz cuit à point dans de l'eau; quand il est un peu refroidi, y mettre 15 grammes de gélatine que l'on aura d'abord fait tremper dans de l'eau. Demi-boîte d'ananas, un peu moins d'un demi-litre de crème, 200 grammes de sucre en poudre. Couper des losanges d'ananas pour garnir le tour du plat. Découper le reste très finement, et, avec le jus, faire un sirop épais avec le sucre. Fouetter la crème, puis faire un mélange du tout en y ajoutant trois petits verres de rhum ou de kirsch. Beurrer un moule, le remplir du mélange composé, le mettre à la cave entouré de glace ou d'eau froide. Pour démouler le gâteau, tremper vivement le moule dans l'eau chaude. Ce gâteau se fait le matin pour le servir au dîner.

MANIÈRE DE FAIRE DISPARAITRE LES RAYURES DES GLACES

Si vos glaces sont sillonnées par une multitude de petites rayures très fines qui en ternissent l'éclat, c'est qu'au lieu de les essuyer avec une peau de daim, on s'est servi d'un linge de laine. Vous pourrez faire disparaître ces rayures en délayant du rouge d'Angleterre dans quelques gouttes d'esprit de vin et en l'étendant sur la glace que l'on frottera ensuite avec la peau de daim.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Nº 4870

Emmet

Imp. Falconer Paris

Journal des Demoiselles

Modès de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne. 48

Cravestissements de *M^{me}* GRADOZ, 67, Rue de Provence - Corsets de *M^{me}*
EMMA-GUELLE, 3, Place du Chiâtre Français - Parfumerie de la *M^{me}* GUERLAIN
15, Rue de la Paix - Chaussures de la *M^{me}* KAHN, 55, Rue Montorgueil.